

## UN APERÇU DE L'HÉRITAGE ET DU DEVENIR DES OASIS SAHARIENNES

Conclusion

Des atmosphères oasiennes à l'horizon d'une vie commune.  
Une architecture de filtres sensibles

Édifiées sur le front d'un milieu aride particulièrement hostile, les cités oasiennes génèrent et stabilisent pour commencer un *climat*. Un climat favorable pour l'habitation et la permanence de la vie, laissant paraître, d'une certaine façon, l'image renversée du désert, composée de larges étendues battues par les vents et de terres constamment érodées. L'oasis est constituée d'une densité d'emboîtements de territoires contigus et fractionnés qui distingue en premier lieu l'intérieur des cités oasiennes historiques. Celles-ci sont traditionnellement fortifiées de manière à protéger un monde intérieur où sont apposés, dans un rapport de consubstantialité, un univers végétal largement cultivé et une urbanité qui trame un fin réseau de correspondances entre les sphères intimes de la parentèle et le domaine public où se déclinent de plus larges relations sociales. La nature sensiblement «endoclimatique» (SLOTERDIJK 2010) de l'espace oasien, qui tient notamment à sa manière de s'ériger défensivement *contre* un environnement hostile, et donc à sa franche délimitation soulignant une ligne de contraste avec l'infini espace désertique alentour, a suscité historiquement une tendance à croître sous l'effet d'un tassement plutôt que d'un étirement, engendrant une morphologie-type comparable à celle que décrit Hicham Djaït à propos de la ville arabe classique: «Touffue, irrégulière, tortueuse, anarchique, accablée d'impasses et de ruelles étroites» (DJAÏT 1986). Cela ne doit pas faire oublier que les cités oasiennes n'ont jamais constitué des espaces emmurés coupés du reste du monde, mais plutôt des ports d'attache et de commerce intégrés aux

routes transsahariennes, témoignant d'une prédisposition à l'échange avec l'extérieur et d'un entrecroisement d'influences qui rejaillissent sur les techniques et les formes architecturales (NAJI 2013). Cela ne doit pas faire oublier non plus, et non sans liens, la greffe progressive des villes nouvelles; s'incrétant à l'intérieur des villes anciennes par contagion de certains standards de modernité, ou plus distinctement à côté du tissu médinal par déploiement de structures d'habitation autour de nouveaux centres administratifs ou commerciaux (NAJI 2019).

Ce climat tout en densité renvoie en partie aux découpages tribaux ou lignagers fondateurs et aux fractionnements héréditaires qui induisent des répartitions complexes, morcelant l'espace au prix de ramifications infinitésimales du réseau d'irrigation et d'une exigüité foncière particulière. Ces découpages se tiennent aussi à l'entrecroisement d'un ensemble de structures collectives souvent reliées entre elles (mosquées, mausolées, places marchandes, greniers, puits et lavoirs, ...), qui vont orienter chez les habitants les velléités d'attache et les resserrements identitaires, et qui vont faire valoir, dans le rayonnement de leur emprise, une note d'ambiance dominante et spécifique. Saturée de passages étroits, d'artères dont le foisonnement désordonné égare le visiteur occasionnel, de lignes de partage mal définies, de couches d'habitations où se lisent des paliers temporels successifs, la spatialité intérieure de la cité oasienne dessine une complexe *architecture de filtres sensibles*. Une architecture qui, loin de s'articuler sur la simple césure libérale public/privé, fournit un nuancier de seuils de franchissement où se jouent des contrastes d'ambiances d'une richesse toute particulière (BREVIGLIERI 2018). À travers les nombreuses dilations et resserrements à partir desquelles alternent les impressions dissonantes d'enfoncement et d'émergence, de fermeture au dedans et d'ouverture au large du dehors, transparait la «différence topologique primitive entre l'intérieur et l'extérieur» (SLOTERDIJK 2010); et alors que l'architecture fortifiée fournit de l'extérieur un sentiment d'impénétrabilité, une impression diffuse de porosité sourd depuis l'intérieur. L'enjeu de protection et de sécurité de l'intérieur est souligné par l'importance physique et symbolique donnée aux portes, où les passages sont étroitement surveillés et à travers lesquelles se joue le destin ontologique des

visiteurs étrangers qui, pénétrant graduellement les intérieurs architecturés, doivent pouvoir entrer en relation avec les habitants, revêtir un statut ami et défaire toute possibilité d'hostilité. Que ce soit à l'entrée de la ville, du quartier, de l'édifice public ou de la maisonnée, un dispositif de porche ombragé, d'antichambre, de sas, prolonge la porte en faisant valoir un «génie climatique» particulier permettant la circulation de la fraîcheur et la possibilité d'une halte. Ce faisant, cette configuration dispose d'une «détermination anthropologique fondamentale» (MALDINEY 1973). Le génie climatique souligne aussi un principe d'hospitalité et une invitation au commerce ordinaire, où peuvent s'attester des attentions respectueuses, des intentions pacifiques ou certaines modalités de rapprochement des habitants. L'étranger est donc progressivement domestiqué au premier sens du terme. Et dans la mesure où le foisonnement de filtres sensibles et la multiplication de seuils marquant des changements d'ambiance convoquent et régulent des modalités variées d'engagement dans le monde oasien, il faut leur accorder le pouvoir d'instaurer ou d'insuffler à la fois un ordonnancement et un certain *ethos* de la vie en commun. La pluralité de contrastes éprouvés (topographiques, thermiques, lumineux, sonores, olfactifs) invite les citoyens à moduler avec précaution leurs formes de présence, en tenant compte des configurations interrelationnelles qui mettent en jeu les contingences variables des rapports familiaux de voisinage autant que l'inscription dans l'espace public des codifications sociales et des formes rituelles.

#### Les aménités comme racines du vouloir vivre-ensemble

Avant d'approfondir cette question qui laisse envisager certains enjeux politiques et moraux en prise avec la question des ambiances architecturées, il vaut la peine de souligner le lien qu'entretiennent ces dernières avec les matériaux d'usage et les techniques de constructions s'y rapportant. De là surgira la question du mépris que leur adresse une conception évolutionniste de la modernité qui, depuis l'intervention du pouvoir colonial, entend s'en émanciper et prétend au progrès des manières de faire et de vivre l'espace oasien. Une émancipation supposée qui passe largement

par des entreprises aveugles de destruction des édifices anciens, par l'implantation d'équipements et de réseaux techniques normalisés et par l'emprise généralisée du béton présumé (à tort) plus fiable (NAJI 2019). Françoise Choay, tout en se défendant d'être passiviste, souligne les abus de telles opérations de démolition trop rapidement menées car elles ne proposent pas d'envers positif. Ces opérations ne présentent pas de projets qui sachent prolonger la ville des générations précédentes, sans rupture pathologique dans la cohérence urbanistique, sans perte des savoir-faire et de savoir-habiter solidaires, sans privation d'une mémoire qui représente le sol d'un attachement et l'ossature de l'identité anthropologique et sociétale (CHOAY 2006). Or, chaque matériau mérite d'être interrogé sur son pouvoir architectural éprouvé au fil et au bénéfice des différentes expériences constructives. En reliant étroitement une lecture architecturale à un regard anthropologique, on peut défaire soigneusement le point de vue normatif et autoritaire véhiculé par les approches aveugles que l'on évoquait précédemment. L'assemblage dans des compositions extrêmement soignées d'une grande diversité d'éléments collectés localement (terre, galets, pierres, végétaux vifs ou morts) a en effet contribué à l'instauration dans l'espace et au renouvellement dans le temps d'une grandeur propre aux cités sahariennes. Les «architectures de collecte» qui leur correspondent, déploient une inventivité remarquable qui tire profit d'une dialectique contextuelle et qui permet l'aménagement d'un milieu de vie particulièrement bien intégré aux écosystèmes locaux (NAJI 2013, 2019). Elles mettent alors en scène cette diversité d'éléments rendus à un état de matériaux nobles, sur lesquels vont reposer des formes communes d'habitation et une essentielle force d'interpellation des ambiances: ils ouvrent au sens du sacré, ils permettent des sophistications fonctionnelles remarquables, ils contribuent à faire rayonner de la beauté (par le tressage de matières, l'usage de teintures végétales, l'ajout de revêtements muraux, etc.), ils participent aux régulations thermiques et au sentiment de protection, ils resserrent le collectif autour de leur entretien. Par ces nombreux effets d'ambiances, l'ancien acquiert une valeur vivante perceptible. Mais sous quelles considérations politiques ces ambiances endosseraient-elles le statut élevé de *valeur*? De quelle nature se trouverait être alors

l'évaluation qui les concerne ? La porosité du tissu urbain et des architectures vernaculaires permet de configurer des aménités remarquables qui, disions-nous, défient l'hostilité et la pénibilité du milieu désertique. Une quête immodérée de fraîcheur s'y avance en prenant appui sur l'épaisseur sécurisante et protectrice des fortifications. Les conceptions du bien-vivre déclinent sous toutes ses formes les bienfaits d'une fraîcheur apaisante qui comptent au premier plan l'ombre portée des murs épais et le souffle de la brise et des appels d'air qui courent le long des passages étroits. La déclinaison des nombreux filtres sensibles ne tend pas seulement à disposer la vie commune à des modes de coexistence vigilants, précautionneux et respectueux des différences de chacun (permettant de nuancer finement les degrés d'écart et de proximité qui rattachent les habitants entre eux), elle fournit aussi ces aménités d'ambiance qui forment l'une des racines importantes du vouloir vivre ensemble. Des aménités à partir desquelles peut s'intégrer la vaste cosmologie oasienne puisque s'y abrite, au côté des habitants, dans une relative continuité qui maintient une unité d'ensemble, une grande diversité d'entités végétales, minérales, animales ou spirituelles. C'est dans ce geste d'accueil considérable que l'architecture vernaculaire – poreuse en ce sens qu'elle creuse l'espace pour y nicher, ensemble ou séparément – les entités multiples de cette cosmologie, peut se tenir au rang d'une entité prépolitique: elle édifie un *bien commun premier* sur lequel s'établit un principe unifiant fondé sur la jouissance primitive d'être ensemble et de devoir fonder un lien vivant interspécifique. Elle entretient par là un rapport profond avec le politique, et non pas avec le pouvoir (des hommes sur le monde), tout en se tenant au seuil de la mystique car ces porosités pourraient être considérées comme des paradis qui invitent au séjour serein et bienfaisant, comme des ébauches de contreparties ou de paraboles du monde céleste fait d'un *souffle* faisant jaillir le mouvement de la vie. De sorte qu'une dimension puissante de cette architecture trouve à s'écarter de l'utilitaire et à pencher vers la région du sacré étendant l'espace émotionnel sur le versant d'une plénitude heureuse de l'expérience sensible, en pourvoyant par là à sa force esthétique et à la libre expansion de l'imaginaire.

### Ordres et désordres politiques: basculement des formes de vie oasiennes sous des injonctions libérales

La projection des imaginaires sur l'oasis ne doit pas occulter les profondes transformations à l'œuvre depuis plus d'un siècle. Les oasis étaient régies selon un emboîtement de biens communs fonciers (impasse, rue, place, porches, muraille, système d'irrigation, terres collectives), objets de négociations et d'arbitrages continus au sein de collectifs dédiés. Vivre ensemble et faire ensemble s'articulaient dans un tissu d'engagements communautaires constamment débattus afin de s'adapter aux dynamiques climatiques, hydriques, végétales mais aussi politiques. Dès lors, la résilience du système oasien et la permanence du *climat* deviennent le fruit d'ajustements constants, où les groupes réfléchissent à l'action collective adaptée pour maintenir cette forme de vie singulière. Travaux de construction, d'irrigation, d'agriculture ne sont pas une simple répartition des tâches mais une dynamique complémentaire assurant une manière de viabiliser un aménagement où prend forme un modèle de communauté fondée sur une puissante éthique du partage (NAJI 2019).

Or, les oasiens ont perdu brutalement autorité sur leur territoire. Leurs institutions politiques ont d'abord été folklorisées par la puissance coloniale, qui a discrédité les collectifs historiques en les ethnicisant afin de réduire la tribu à une iconographie pour avilir sa puissance politique. En Afrique du Nord, l'administrateur militaire a établi un nouveau rapport de force paternaliste avec des collectifs jugés archaïques. Parallèlement, il s'est appuyé sur des familles de notables à même de jouer un rôle d'intermédiaire entre la puissance publique exogène et les organisations politiques historiques locales. L'enchâssement des modalités de négociation a été progressivement brisé par le déploiement de nouvelles catégories de l'action publique au nom de la rationalité et du progrès technique décidé par des ingénieurs rompus aux modèles européens et implémentés avec la connivence de notables défendant leurs intérêts privés.

L'oasis a alors été segmentée entre urbain et rural, entre ministère de l'Habitat et ministère de l'Agriculture (GOEURY et LERAY 2017). Les pratiques historiques ont été discréditées par souci de modernisation et

de recherche d'une efficacité productive mécanisée et tournée vers des logiques d'exportation. L'oasis participe désormais pleinement au marché des biens alimentaires mondiaux, favorisant les injonctions à la spécialisation selon des logiques d'avantages comparatifs autour des espèces végétales commercialisables et tout particulièrement le palmier dattier. Parallèlement, la croissance démographique extrêmement rapide de la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle a reconfiguré les espaces habités et les relations économiques, amenant toute une génération à chercher une activité économique en dehors de l'espace oasien (NAJJ 2019). Une nouvelle ville s'est déployée selon un nouvel ordre mécanique où l'accessibilité par véhicule motorisé a fait loi. La ville nouvelle refuse tout filtre, pour favoriser une relation simplifiée entre espace public de circulation et espace privé domestique. Les espaces intermédiaires disparaissent, les collectifs s'effacent au profit d'une relation directe entre le citoyen et l'administration centrale. À l'indépendance, la communalisation des oasis relève alors de logiques territoriales confuses: parfois la ville est coupée administrativement de sa palmeraie selon le nouveau principe de séparation de l'urbain et de l'agricole (GOEURY et LERAY 2017); parfois, au contraire, la ville et sa palmeraie sont intégrées à d'immenses territoires arides comme une même unité administrative. Les géographies des collectifs historiques sont niées au profit d'une logique cartographique de pavage réglementaire sous l'autorité du gouvernement central. Ces collectifs historiques perdent toute capacité à définir et débattre des limites. Leurs savoir-faire à établir les fronts habités et cultivés pour s'adapter aux évolutions climatiques sont disqualifiés au profit d'une démarche euclidienne et d'une nouvelle obsession pour une ingénierie algébrique qui associe calcul et garantie productive.

Ce nouveau rapport de force imposé ouvre la voie à des logiques individuelles à même de s'émanciper des cadres collectifs hérités. De nouvelles figures entrepreneuriales investissent l'espace productif, mais aussi l'espace urbain, selon des logiques spéculatives de rivalités ostentatoires où la réussite individuelle est incarnée par le recours aux techniques et aux matériaux exogènes. Les sources d'eaux historiques, fruits d'aménagements continus sous l'autorité d'une gouvernance collective, sont alors

abandonnées au profit des forages profonds permettant l'investissement individuel émancipé de toute contrainte. Les porches et multiples seuils sont éventrés pour laisser passer les voitures et les camions. La motorisation des oasis a donc radicalement transformé l'ambiance oasienne, non seulement en modifiant son environnement sonore, mais en induisant de nouvelles logiques productives et collectives interférant dans l'articulation des espaces.

On peut alors comprendre que les espaces oasiens nous apparaissent aujourd'hui comme profondément désarticulés: les cœurs historiques se meurent tandis que des périphéries dynamiques se déploient selon de nouvelles logiques standardisées. Conscients de la perte symbolique provoquée par la ruine des architectures traditionnelles et des jardins étagés séculaires, les pouvoirs publics réinvestissent ces territoires iconographiques selon des logiques paysagères en voulant garantir une ambiance oasienne à destination du visiteur marginal, et tout particulièrement du touriste international pourvoyeur de devises. Celui-ci viendrait projeter sur l'espace oasien des fantasmes de nature domestiquée dont l'origine remonte à la période coloniale. S'affirme un processus de muséification qui contribue à édifier un environnement urbain particulièrement inadapté aux formes de vie héritées de la culture oasienne, et donc fermé aux capacités de résilience de ces dernières. Cette approche vient alors attester de l'incapacité des politiques patrimoniales contemporaines à gager des formes d'investissement qui permettent de maintenir ou développer la diversité constitutive et l'intégrité collective de la communauté oasienne. Les nouvelles politiques publiques d'entretien deviennent des projets de façade favorisant les grands contrastes esthétiques: le vert du palmier, le bleu de l'eau, l'ocre des constructions. Placettes, ruelles, passages couverts sont investis selon le principe de la mise aux normes urbaines plus ou moins teintée de velléités patrimoniales. L'espace public est alors mis en chantier par des professionnels extérieurs selon la logique des marchés publics où sont souvent privilégiées les marges bénéficiaires sur la qualité des travaux (NAJI 2019). Les sites sont les plus artificialisés possible pour garantir une mise en scène minérale au profit du visiteur de passage.



Toutes les connexions vitales sont ainsi considérées comme secondaires voire comme non désirées car souvent équivoques dans un rapport au monde décalé par rapport à l'ordre urbain des ingénieurs (BREVIGLIERI 2020). Végétaux inattendus, animaux incongrus, usages surprenants si ce n'est turbulents deviennent alors des nuisances par rapport à une construction iconographique archétypale fossilisée, vidée de toute complexité vivante.

#### Au-delà du décor. Une autre adhésion à l'espace oasien

Face aux nouveaux registres de planification urbaine, s'affirment des forces de résistance plurielles et relativement inédites. Celles-ci s'adressent tout d'abord à cette marche du développement qui vise à muséifier les centres et étendre des périphéries selon des logiques spéculatives. Le contre-choc démographique, et surtout le retour des émigrés qui sont partis et qui reviennent sans forcément avoir réussi, pose la question du désir de maintenir un faire ensemble, de repenser les solidarités historiques, de défendre des décisions collectives en dehors de cadres administratifs autoritaires (GOEURY et LERAY 2017). Pour de nombreux habitants, l'oasis est un lieu de vie où le collectif maintient une possibilité de subsistance (GOEURY 2018). Pour certains, il peut s'agir d'un repli sur une économie du peu, en investissant ce qui n'est pas rentable pour mener une vie modeste mais ancrée dans un territoire porteur de sens. Pour d'autres, l'oasis incarne un retour à la terre favorable, à une agriculture de loisirs complémentaire de revenus acquis dans des métiers précédents (fonctionnaire, salarié dans des métropoles, commerçant, artisan) (GOEURY et LERAY 2017). Ces mouvements évolutifs sont ténus, sporadiques, fragiles mais ils s'ancrent dans les processus actuels de mutation. La motivation est sans doute à chercher dans le désir de reconnections étroites avec le végétal et l'animal, ajustées à des formes de bienfaits de proximité que viennent menacer ou dénier un rapport uniquement productif et marchand au monde. Certaines prises de position font alors valoir un nécessaire ré-encastrement de l'oasis dans les sphères du politique, de l'économie, du social mais aussi de l'environnemental (POLANYI 1972, 1987).

L'oasis réapparaît ainsi au jour de nouveaux investissements qui entendent composer avec des perspectives renouvelées, tout en reconsidérant attentivement certains de ses héritages culturels. Son statut de décor entretenu par des paysagistes au profit du tourisme n'est ni niée, ni combattue. Bien au contraire, les réaménagements deviennent complémentaires d'une véritable volonté habitante d'en faire un lieu de vie résilient, un paysage amène, pourvoyeur d'identité culturelle. Ainsi convergent des vecteurs de mobilisation pour dénoncer les menaces pesant sur l'espace oasien et revendiquer sa conservation, fut-ce à grand renfort d'artifices et de moyens techniques contemporains. Pour réactiver les collectifs historiques, les agriculteurs négocient avec les pouvoirs publics les mêmes types d'investissement que pour l'agriculture d'exportation : des forages profonds, des canalisations de béton, des motopompes. Ils défendent le droit à la survie de ce territoire particulier qui a bien souvent été volontairement délaissé durant plusieurs décennies. Aux exigences de rentabilité, ils opposent l'histoire, la mémoire et la nécessaire réparation des traumatismes passés (GOEURY 2018). Au-delà de la revendication, ce qu'il faut souligner c'est la relative réussite de leur entreprise : les associations nouvelles d'usagers de l'eau agricole dans les oasis historiques ont obtenu gains de cause, même si la ressource hydrique est souvent fragilisée par la pression actuelle sur les nappes phréatiques. Ces oasis connaissent alors des phases de reprise et de déprise au gré de mouvements engagés par des ayants droit désireux de cultiver : si certains renoncent car trop vieux ou déçus par les opportunités réelles offertes par ces espaces oasiens, d'autres reviennent et s'installent pour accomplir divers projets selon leurs propres moyens.

La situation apparaît cependant plus complexe dans les quartiers historiques où émerge une double tension. La cité comme les jardins requièrent une attention soutenue, un travail régulier d'entretien car la qualité des matériaux se construit aussi à travers le soin prolongé des lieux. Le maintien du cadre bâti nécessite un effort constant, généralement peu important mais régulier (NAJI 2019). Or, si cette configuration est adaptée à des organisations politiques basées sur l'effort collectif, la solidarité et le faire ensemble, elle ne correspond pas aux nouveaux cadres politiques

centralisés et administrés. Les espaces publics sont désormais considérés comme dépendants de l'autorité administrative, tandis que les habitations familiales renforcent des modalités d'appropriation privative de l'espace. Cette dichotomie est doublée d'une étanchéité revendiquée dans les prises de décision. Le particulier ne doit plus empiéter sur le public et réciproquement. La liquidation relative de la porosité des seuils et de l'enclassement subtile entre les espaces domestiques familiaux, l'espace public et l'espace végétal cultivé accompagne un double effet de délabrement et d'isolation privative des habitations. Dans ce contexte, le destin des demeures historiques semble dépendant de la permanence des activités agricoles qui les ont constituées en partie. La permanence ou l'abandon de ces pratiques justifient les réaménagements architecturaux.

Ces demeures n'ont jamais été seulement des lieux de résidence pour les humains: elles ont toujours accueilli le bétail, le jardinage de plantes médicinales et aromatiques, le stockage de semences et de réserves indispensables pour faire face aux aléas. De fait, ces demeures doivent être parfaitement ventilées, et leur climat intérieur, nécessairement tempéré, est une condition pour assurer la coexistence de tous et la conservation des biens domestiques. Or, cet équilibre multiséculaire est rompu. S'est affirmé avec force un processus de dissociation et de séparation entre les humains et les autres êtres vivants. Dans le cas fréquent où la bâtisse est laissée aux animaux du fait du déplacement des humains dans d'autres maisons, il se produit une lente dégradation des murs et des toitures jusqu'à la ruine par abandon, les animaux ne justifiant plus un entretien régulier. Dans le cas contraire de l'abandon de la pratique agricole, notamment lorsque le propriétaire vit à l'année dans les grandes métropoles, la bâtisse est transformée plus ou moins brutalement en maison extravertie où la façade et la verticalité priment à grand renfort de matériaux exogènes (NAJI 2019). Là encore, les nouveaux matériaux et les nouveaux plans s'apparentent à des actes individuels d'émancipation des collectifs historiques, où le propriétaire privilégie le recours à une entreprise mobilisant des matériaux exogènes nécessitant peu de compétence et de main-d'œuvre à la différence des matériaux locaux. L'objectif est de faire un investissement ostentatoire, de se rendre propriétaire d'une maison

qui tient sans entretien, sans nécessiter de soins particuliers durant plusieurs décennies. L'inconfort thermique est d'autant mieux toléré que la maison est peu habitée.

Entre ces deux extrêmes, existe tout un gradient d'espaces domestiques en mutation. Le tissu urbain apparaît alors comme un patchwork: mité par les lieux abandonnés et effondrés, et rapiécé par les lieux transformés selon de nouveaux standards importés des grandes métropoles. Les demeures historiques apparaissent comme une trame de plus en plus ténue, voire comme des lieux en sursis. Les politiques de conservation s'avèrent être particulièrement fragiles et peu sollicitées car elles redessinent des formes d'interdépendance de voisinage dont les habitants veulent s'émanciper. Chacun étant libre chez soi, tout abus de propriété est possible sans se soucier des effets collectifs. Les nouvelles demeures de béton créent alors un îlot de chaleur ruinant les dispositifs historiques et collectifs qui favorisaient l'inertie thermique. Les murs historiques, les portes en saillies, les passages couverts qui étaient autant de dispositifs climatiques disparaissent. La tonalité d'ambiance des habitations, comme des espaces publics urbains, en ressort profondément modifiée.

Si les terres agricoles restent collectivement protégées, les demeures individuelles ne sont pas souvent classées. Et si de nouvelles perspectives pour le bâti semblent nécessaires, elles doivent affronter de nombreux obstacles. Les expériences dédiées à l'accueil touristique n'apparaissent pas comme porteuses de solution car elles privilégient elles-mêmes l'ostentatoire et laissent filtrer des rapports d'injustice. Elles oscillent entre les relectures folkloriques et les projections futuristes souvent dispendieuses en énergie et inconséquentes sur le plan écologique (NAJI 2019). Se pose alors un nouveau défi pour les oasis: quelle serait la mise en forme appropriée d'un environnement fondant le bien de la communauté oasienne sur d'autres principes que celui du marché qui renforce les logiques de rentabilisation du foncier, ou celui des standards contemporains exogènes qui favorisent le détachement individuel des enjeux historiques de la communauté oasienne et la fatuité étalée par les habitations récentes? Architectes, urbanistes, sociologues, agronomes doivent peut-être s'émanciper des catégories eurocentrées et projectuelles héritées des rapports

de domination coloniaux et postcoloniaux, ou misant sur un nouvel élan évolutionniste véhiculé par des instruments de normalisation technique et juridique diffusés à l'échelle transnationale (NAJI 2019). En faisant notamment recours à des processus de certification de la qualité des biens qui prétendent appliquer des systèmes universels de mesure scientifique (THEVENOT 2009), de tels instruments sont largement mis au service de projets individuels (indifféremment d'ordre politique, entrepreneurial ou familial) et tendent à voir partout se reproduire des poches de ville aseptisées (BREVIGLIERI 2018) dont la transposition en contexte oasien potentialise un ensemble de méfaits urbanistiques et architecturaux mais aussi environnementaux. Il vaudrait la peine de déchiffrer et de lister précisément les orientations architecturales ou urbanistiques aberrantes qui découlent de ces logiques de répliation: places minérales balayées par les vents; bâtiments publics, villas et hôtels démesurés dans une débauche de béton démultipliant les baies vitrées; dispersion du végétal ornemental le long d'avenues ou dans des espaces inaccessibles aux promeneurs; multiplication accélérée d'équipements industriels énergivores, etc.

Si nous avons tenté de déceler, à travers certaines ambiances oasiennes, la résonance de traditions encore vivantes sur un espace urbain en pleine mutation, c'est d'une certaine façon pour éclairer notre capacité de projection dans le futur. Les tendances attachées à la transformation des villes oasiennes nous invitent à conceptualiser à nouveaux frais tout ce qui a été jeté en dehors des limites du progrès et de son imaginaire, consacrant la victoire des artifices humains sur un environnement jugé hostile. Il demeure pourtant des processus en éveil qui laissent entrevoir des formes d'intégration, plutôt que de dégradation, de cet environnement. Ces processus nous invitent à considérer l'émergence de communs qui, portés par des gouvernances coopératives, soutiennent des modes alternatifs d'évaluation, d'appropriation et de mutualisation des biens (CENTEMERI 2018). Attentifs aux nouvelles circonstances (trans)nationales, ils nous rendent particulièrement attentifs aux propriétés des écosystèmes locaux, à leur usage, leur entretien, leur transformation et la place qui leur revient.